

MISÉRABLES !

© Libella, Paris, 2018

ISBN: 978-2-7529-1126-1

MICHEL QUINT

MISÉRABLES !

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

*Celui-ci pour des être chers :
Amandine et Corentin qui se marient bientôt
et
Martine Aubry qui nous a mariés Brigitte
et moi et reconnaîtra quelques évocations du
roman.*

Prologue

6 mars 1987. 18 heures 05.

Dans la nuit rugueuse et les odeurs de rouille, le ferry *Herald of Free Enterprise* s'élançe de Zeebrugge vers la haute mer avec la gueule ouverte d'un nageur de brasse papillon. Comme s'il voulait prendre sa respiration une bonne fois. À cause du froid pas rigolo, de pas grand-chose à voir, ou de faim ou soif, les passagers ont quitté les autos, les camions arrimés en bas et ont gagné directement les ponts supérieurs, au chaud.

Pas Wielfrid Dekeyzer. Il a embarqué à pied, sans bagages. Il veut pleurer tout son saoul sa Leona en allée avant d'aller finir de s'ivrognier hors taxes sans avoir l'air brayou. Il reste pour l'instant sur le pont vers l'étrave, à l'aplomb de la passerelle de commandement, sanglots romantiques et tout le bazar suicidaire de l'amant abandonné, à regarder les lumières de Zeebrugge et d'Ostende basculer, s'éloigner pendant la manœuvre, marche arrière, et puis en avant toute. Costaud dans son blouson cuir pleine fleur et ses santiags de fan de country il pense à des chansons où the lights don't shine for me, hoquette à mi-voix des bouts de mélodie, *Harbor lights*,

les Platters, bien guimauve, *The lights of the harbor*, pas pareil, une fille triste, sait plus qui, Dolly Parton, Patsy Cline... ? Une blonde à la poitrine américaine en tout cas, chromée, en acier inoxydable, qu'on regarde les yeux dans les seins. Comme Leona. Une paumée du petit matin, à la Brel. Penser ainsi il en a le droit Wielfrid, même avec la conscience qu'il se torture le cœur, parce que l'acier il en vend, en gros, à l'industrie, et les attributs de Leona il a payé cher pour les regarder en face et en éprouver la ferme cruauté. Elle chante pas Leona, elle est barmaid dans une boîte d'Anvers, un truc vintage à clientèle exprès pour et ambiance musicale d'époque. Elle connaît ses classiques et refuse autant les fleurs périssables que les bonbons tellement bons. Leona c'est Dolly Parton en sosie, de la paupière basse, et du geste lent, beaucoup de peau aussi, trente ans revenus de tout, et cet accent flamand, ces fautes de français, elle dit « mon maison », « ils sontaient beaux », bravo l'imparfait, et roule les R :

– Qu'est-ce que tu veux mon Wielfrid, je suis une rouleur, mets-toi ça dans le crâne et arrête de me demander en mariage ! Tu vois bien que je ne sais pas te faire du bien.

Leona est un motif de désespoir belge.

Au moment de l'appareillage Wielfrid a une bonne heure de larmes dans les mirettes et son chagrin de midi-nette commence à se tarir. Presque il regretterait sa traversée vers Douvres sur un coup de tête, envie de se foutre à l'eau, de se dépayser, mais séduction du prix surtout, une promotion à pas rater même sans envie d'Angleterre : une malheureuse livre sterling l'aller-retour par personne, aux environs de cent francs belges ! Attention : l'autre côté c'est pas la Terre promise, on va pas traverser

la mer Rouge avec Moïse ! Mais on trouvera bien de la consolation sans chichis auprès d'une Angliche sans préjugés. Il a regardé avec des renifleries de moutard fâché les voitures entrer dans le ventre du bateau, une première fournée, ensuite, il y a eu une petite attente. Du coup on est partis avec cinq minutes de retard à cause qu'il a fallu ballaster, entrer de l'eau de mer, pour enfoncer le ferry d'un mètre, que les véhicules puissent accéder au niveau supérieur. Un homme d'équipage, un Anglais pas bilingue en combinaison du même rouge-orange que les banquettes du bar et la coque du ferry, lui a expliqué le pourquoi, et que d'habitude ce bateau fait la liaison Calais-Douvres. Calais où les quais sont plus hauts. Là, ils font une rotation extraordinaire, pour installer la compagnie, la Townsend-Thoresen, sur cette ligne, appâter le client avec ce prix, une livre la traversée. Après on montera les tarifs. Ah bon ! Ça lui a fait une belle jambe à Wielfrid qui pensait à celles de Leona et à Léo Ferré, c'est extra « un Moody Blues qui chante la nuit », savait plus pourquoi sur le coup... Ah si, les « bas qui tiennent haut perchés » et la « fille qui tangué et vient mouiller » ! Bien sûr que c'est extra ! Et encore : Ferré n'a pas connu Leona. Mais il lui semble que les chansons nous guettent, nous viennent à l'esprit comme des oracles triviaux.

Après, une fois le ferry le nez dans la mer du Nord, de la vitesse en plus, on sent les moteurs gronder sous les pieds, Wielfrid rentre. Moins de chagrin et plus de vent du large. Ouvert à toute rencontre, en quête d'épaule où s'épancher, il vadrouille entre cafétéria et salon-bar, par la foule serrée, croise des gens heureux, avec d'autres chansons en tête, une famille, papa-maman anglais fêtent un anniversaire de mariage, ça trinque. Beaucoup de

day trippers venus passer la journée à Ostende, aligner les tournées de Jupiler dans les caberdouches locaux. Ils ont empli les coffres de leurs autos d'alcools divers. Les trognes de joie qu'ils ont! Emplettes effectuées, on remonte déjà depuis le duty free, whisky et cigarettes, bières décapsulées illico, parfums essayés au creux du poignet que les femmes se font renifler avec des rires obscènes. Univers trop souriant pour Wielfrid. Il poursuit son errance, oreilles à la traîne, entend parler du bateau de l'ancêtre des radios libres autorisées par Mitterrand, la station pirate installée sur un petit cargo ancré à la limite des eaux territoriales anglaises, Radio Caroline. Des Français, des énervés, évoquent Rosko, se disputent la mémoire à peu près de tubes éternels, imitent en chœur le disc-jockey légendaire : « R.O.S.K.O. ici le président Rosko! » Ils évoquent le naufrage du navire émetteur, le *Mi Amigo*, en 81. Plutôt 80. Je te dis 81! Toute façon on ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu. Qui s'est pendu? Personne: on cause pas naufrage sur un bateau! Si ça se trouve on passera pas loin de l'épave. Tais-toi je te dis! Et ils s'en foutent au fond, ils ont picolé de longtemps et s'aiment au-delà de la cuite. Presque ils danseraient le rock séance tenante, bricolent *Michelle* à deux voix, finissent par piétiner un autre slow qu'ils fredonnent, *What a wonderful world*, avec des lèvres à la Louis Armstrong.

Wielfrid a les mêmes souvenirs. Il leur sourit. Sont marrants, lui font du bien, finalement, même plus besoin d'aller vers eux se raconter le chagrin. Il les dépasse, pardon monsieur-dames. Plus loin il remarque une demoiselle déjà verdâtre malgré le temps calme, peut-être de sa minijupe verte qui jure sur le skaï orange du siège,

ou qu'elle n'est pas maquillée, assez angélique malgré ses formes sans fausse honte, ou parce qu'elle lit. Il a envie de la prévenir : faut pas lire sur un gros bateau qu'on sent pas ses mouvements vicieux. *Mort à crédit* son bouquin, Wielfrid lit le titre à l'envers, « Crédit à mort », pense que oui les sociétés de prêts assassinent les petites gens et passe son chemin. Elle fait pas crédit Leona.

S'il savait : la demoiselle a décidé de faire un pèlerinage culturel sur les lieux maritimes de la littérature. Et mal lui en prend. Déjà qu'elle s'est envoyé une nouvelle de Somerset Maugham, pendant qu'elle éclusait des Leffe dans un troquet du port. Une histoire de type mort du hoquet sur un paquebot, début de siècle, entre Asie et Angleterre, au moment de fêter Noël avec des dames de première. Ben merde alors, du hoquet ! Elle lit maintenant le récit de la traversée de la Manche par le jeune Céline, envoyé en pension en Angleterre. Elle lit le vomi des passagers de la malle, le dégueulis par gros temps, les passagers rétalés au plancher des ponts, infoutus de gerber par-dessus bord, des loques puant le sur, au refile droit devant, mandibules à ras du pont, à en récupérer de la frite pas digérée, une blanquette à peine ingérée, l'avalier, la redégueuler aussi sec, les dames foncer aux commodités, se torgnoler pour passer devant, pas pouvoir tenir, s'en emplir le décolleté, les jupons alourdis de déboyautage, se vider sur une qui tourne de l'œil et s'abandonne, braier de honte, braire à sanglots de génisses, et les messieurs pareil, décomposés, couleur varech, la barbe emplâtrée, gueuler qu'ils vont crever... Le dégueulis en cascade au fil des escaliers, qui flacflaque dans les coursives, l'odeur aigre au-dessus du salé des flots. Dans son sac elle a encore du Melville, du London.

Moby Dick et les *Pêcheurs d'Islande* de Loti, elle navigue en pleines tempêtes dans sa mémoire de lectrice. Elle n'a pas le mal de mer, elle a le mal de lire.

Il est tôt mais quand même Wielfrid qui ignore le monde intérieur terrifiant de la demoiselle fait un crochet par le duty free, acheter une bouteille de White Horse, le nom est joli, des cigarettes aussi. Il ne fume pas. Pour le souvenir de Leona, parce qu'elle grille sans tousser son paquet de Belga quotidien. Il lui prend des Pall Mall, des sans filtre où ses lèvres laisseraient du rouge, et se sait couillon de savoir finies les gâteries de cette traîtresse. Le caissier, un Français maigriot, lui met ses achats dans un sac et il retourne sur le pont, à tribord, comme ça, prêt à s'arsouiller au scotch, finalement assez satisfait de sa souffrance amoureuse, de se sentir l'âme en berne parmi ces béatitudes de gens simples, sans tristesses remarquables. De Dieu, vous savez pas qu'est-ce que c'est de décider partir n'importe où quand la plus sexy femme du monde vous refuse des larmes de pluie venues d'un pays où il ne pleut pas ! À l'instant où l'air frais le frappe, le ferry bronche brièvement, paraît se secouer, comme un animal se remet le muscle en place avant de bondir, et repartir. Et le cri effrayé d'une femme claque dans le dos de Wielfrid en même temps que la porte métallique. Il regarde l'heure : à peu près 18 heures 30. En même temps il reconnaît un bruit de cataracte, d'eau en torrent dans les escaliers vers le pont garage E, l'inférieur, derrière la cloison. Et juste là il se fait un grand choc qui le jette en avant quand le *Herald* s'incline sur bâbord, le balance contre la paroi des coursives, désormais presque horizontale. Il perçoit nettement un immense grincement métallique, un grondement de séisme comme si on

renversait là-dedans des tonnes de rochers, pense immédiatement que les autos et les camions viennent de basculer cul par-dessus tête, sent le chavirage s'accroître, et le ferry s'immobiliser lentement, couché sur le flanc, dans les cris des mouettes, le fracas des chaloupes de sauvetage choquées contre la coque, et les hurlements des passagers.

Une seconde pour réaliser l'urgence, qu'on coule, et Wielfrid se remet d'aplomb, se précipite à la porte par laquelle il est sorti, se rend compte qu'elle s'est un poil déformée sous le choc, demeure bloquée, file à quatre pattes se coller aux hublots, voit les coursives et les salons, la cafétéria déjà inondés et le niveau de l'eau qui monte, des gens exorbités qui se débattent au fond, s'agrippent, se griffent pour s'extraire de ces nœuds humains dans les éclatements des vitres submergées et les tourbillons de mer grise, d'autres réfugiés sur le mobilier boulonné au sol maintenant vertical, suspendus aux pieds de table. Quelques secondes à hurler et ils tombent s'écraser sur les autres amassés Comment les aider à remonter ? Il ne peut pas, à moins de trouver une ouverture plus proche de l'air libre. Vite il crapahute ainsi tout le long, réussit à repérer une issue, descend dans les intérieurs, au hasard, et s'arrête, pile au moment où les lumières du ferry cliquent et s'éteignent, sur trois hublots carrés derrière lesquels des passagers, prisonniers d'une coursive où l'eau monte vite, tendent le cou, se démènent pour ouvrir une porte fermée, s'efforcent de respirer dans l'espace encore libre. En même temps qu'il cherche un bazar, une barre pour pêter les vitres, délivrer ces malheureux aux yeux affolés, le Français du duty free est parmi eux, et certains des danseurs de tout à l'heure, wonderful world,

Wielfrid voit sans y croire, personne ne ferait ça, la fille en jupe verte être refoulée sous l'eau, s'y faire maintenir, pour permettre aux autres de garder la bouche au-dessus de la surface. Que le type du duty tâche d'empêcher, de la sortir de ce sacrifice, de la sauver, ou bien il l'enfonce pire, Wielfrid n'arrive pas à décider. Et, à cause de lui, il pense à sa bouteille de White Horse dans le sac qu'il n'a pas lâché. Il glisse les Pall Mall dans son blouson, lève son litron de scotch et pan en plein milieu d'une vitre, de toutes ses forces de castar wallon ! Bien sûr, tout pète, la bouteille d'abord, à lui couper les mains, ça sent le whisky presque à en être ivre mais aussi la vitre s'est étoilée. Pas du verre securit donc. Alors Wielfrid fait signe qu'on s'écarte au plus loin possible et commence à donner des coups de santiag au centre de l'étoile. Il voit bien que la fille on s'acharne quand même à l'empêcher de remonter, tape de plus belle et le hublot pète juste comme elle parvient à venir voler une goulée d'air. Il l'attrape, la tire dehors, à demi, essaie qu'elle ne se taillade pas sur les tessons de verre encore en place, sent que derrière ça résiste, qu'on l'empêche, alors il fait son effort et l'instant d'après la fille est allongée près de lui, toute maculée du sang de ses mains tailladées, et le type du duty suit, se hisse, bouscule Wielfrid qui perd l'équilibre, bascule dans le hublot, sent une déchirure à sa cuisse, comprend que son pantalon est foutu, et qu'il obstrue l'issue, coincé de traviole dans l'ouverture étroite. Ceux d'en bas le tirent, le poussent, ils hurlent et glougloutent, submergés, et lui essaie de s'extraire, n'y parvient pas, sent sa douleur à l'aine exploser, voit un petit mec en doudoune lâcher prise, bouche ouverte, œil fixe, et dériver, les autres tâcher de fuir lourdement par l'autre bout de la coursive, là d'où

l'eau arrive en masse, et il perçoit qu'on l'agrippe, la fille et le type, ne parvient pas à les aider, fatigué, plus de nerf, et voit l'eau glacée déborder maintenant sur l'extérieur, rouge.

Plus tard, en milieu de nuit, avant que la marée montante ne provoque des courants dangereux pour la stabilité fragile de l'épave immergée à demi, sur un banc de sable, qu'on interrompe les opérations de secours, on est certains qu'il n'y a plus de survivants à bord du *Herald*. Pas dans une eau à trois degrés. Quel est l'inconscient qui a laissé ouvertes en grand les portes avant ? À dix-huit nœuds la mer est entrée dans le ferry comme pour rire ! Plus tard on laissera couler selon la pente de la coque, le long de cordages glissés sous leurs aisselles, dans les bras tendus des sauveteurs restés dans les embarcations, des corps à demi emballés, dont le raclement sur les rivets accroche les vêtements, écarte les jambes. Comme si on dépendait là de vils cadavres dont on se fout bien de la dignité. Ceux en bas qui recueillent les pauvres morts en pleurent presque et engueulent ceux d'en haut, en flamand, gottferdom, faites attention, pass op, c'est pas des chiens ! Le dernier corps à quitter l'épave, amené en bas vers le remorqueur *Seahorse*, le plus vite arrivé sur les lieux du naufrage, le dernier cadavre débarqué aussi doux que pour une descente de croix, a encore une cartouche de cigarettes, trempée, qui dépasse de sa poche de blouson. Des Pall Mall.

2016. Lundi 9 mai.

Face à l'escalier poncé à l'os vers des étages obscurs et encore déserts, sur la porte une plaque de cuivre indique «Laurent Leprêtre. Contrats en souffrance». Avant de pousser le battant de son nouveau bureau, Laurent, 35 ans, immense flahute blond, pas lourd de chair, une figure distraite, tout en arêtes, les pommettes, le menton, le nez tranchant, imper trempé, cheveu dégoulinant, Laurent s'arrête dans le vestibule sombre, hume les odeurs frisquettes de l'ancienne maison bourgeoise où la compagnie d'assurances *Européenne de vie* vient d'installer une annexe. Le siège lillois, façade et angle de rues, surmonté d'un dôme en miroirs sans tain, du m'as-tu-vu, est à deux pas, entre les deux gares. «En souffrance», qui donc a osé cette expression douloureuse? Presque, Laurent en rédigerait sa lettre de démission sans même avoir pris ses fonctions. Pas qu'il soit chagrin, miné de blues, ni que ce soit une sale habitude de fuir, mais soulager le malheur d'autrui, service public d'urgence et compagnie, établir le juste avec rigueur sans illusions d'équitable, protéger la société pour la galerie, non merci.

Du temps très bref qu'il était encore divisionnaire de police, les nuits à la criminelle de Toulon, il en a vu de la misère, de l'illettré, du pauvre au désespoir et du bourgeois réduit à rien, du deuil irrémédiable et tout ce gâchis de la beauté écrabouillée des humains. Et son boulot façon Sisyphe, tonneau des Danaïdes, les efforts patients pour arrêter un coupable annihilés par un autre meurtre, une gamine violée, étranglée, un jeune homme poignardé pour une bière renversée, il a supporté un temps, tâché d'entrevoir une rédemption possible et puis il y a eu la goutte qui a fait déborder le tonneau sans fond. En stricte physique l'exploit est impossible sauf si cette goutte est une larme. Que Laurent a versée. Il a rendu son insigne. Alors aujourd'hui il conteste la souffrance des contrats, faut quand même peser ses mots. Oublions.

Laurent pousse le battant. Après avoir ouvert avec sa clé toute neuve. Il allume un plafonnier qui clignote, se stabilise en lumière blafarde, et entre, referme derrière lui. La pièce, à l'évidence l'ancienne loge du portier, sent la cire. Elle est repeinte de blanc mat, store à lames à l'unique fenêtre sur la ruelle cinglée de pluie, perpendiculaire à Lille Flandres, et mobilier dans son jus. Étagères de chêne patiné, genre Napoléon III, d'époque sûrement, garnies de fournitures intactes, la table de travail pareil, massive, avec un ordi portable et un téléphone fixe rangés au cordeau sur le sous-main devant une lampe neuve, design à première vue. Et une pile de dossiers, sous jaquette rose, au coin. Le fauteuil est ergonomique, de cuir noir, à haut dossier. Une fontaine à eau, une corbeille, une imprimante et un broyeur de documents près d'une autre porte que Laurent va entrebâiller, dans le fond. Les toilettes. Pas de chaise pour des visiteurs qui n'ont rien à

faire dans le paysage. Mais un perroquet de bois bouilli. Laurent y suspend son imper et s'assied, allume l'ordi. D'emblée apparaît un message de Rémi Vercoutre, PDG du groupe *Européenne de vie*. Bienvenue cher Laurent, et tout le rituel, j'espère que votre mission, et puis vos compétences, cette nouvelle réglementation, nul doute que... Et Rémi Vercoutre aimerait, souhaite, veut un rapport au moins mensuel sur l'avancée des enquêtes. En attendant que vous recrutiez quelques autres enquêteurs pour votre brigade! À bientôt cher Laurent, vous êtes toujours le bienvenu dans mon bureau, si proche du vôtre, ou bien déjeunons ensemble un de ces jours, voulez-vous?

Laurent efface.

Les enquêtes, la brigade. Comme aux époques de la police. Les mêmes mots. Mais cette fois pour retrouver du vivant, honorer la parole des morts et permettre leur bienveillance depuis l'au-delà. Pas pour punir. La loi Eckert oblige désormais, depuis peu, les compagnies à rechercher les bénéficiaires d'un contrat d'assurance-vie souscrit chez elles et jamais exécuté. Auparavant leur zèle était limité : si l'heureux destinataire ne se manifestait pas la compagnie continuait de faire fructifier les dépôts et versements encaissés avant le décès du titulaire du contrat, et ainsi ad aeternitatem, sans haine ni avidité. Les dossiers empilés sur le bureau de Laurent sont de cet ordre. Il a toute licence d'engager généalogistes, détectives, enquêteurs d'occasion pour localiser un homme, une femme, qu'un disparu a assez aimé pour lui bricoler un magot, hors héritage, et n'en attendre aucune reconnaissance avant décès. Sinon, la belle affaire, le bénéficiaire connaîtrait le contrat et se serait dévoilé sitôt funérailles bouclées. Par le fait Laurent se sent désormais,

espère devenir, une sorte d'ange, celui qui apporte la bonne nouvelle. Surtout chez des gens de peu, il prend le pari avec lui-même. Parce que ceux qui ont du bien ne négligent pas d'examiner les testaments. Ils réclament leur dû dès la tombe refermée. Du temps de la police il en a vu se déchirer sur le corps d'un assassiné aisé, des rombières et des jolies femmes, des artistes et des fonctionnaires. Parfois parmi eux le coupable, pire rapace que personne. Alors la bonté naturelle des gens, le bon sauvage, l'instinct maternel, l'amour filial, tous ces trucs de feuilleton télé, faut pas lui en recauser. Presque il souhaiterait mourir avant ses parents, que lui soit épargnée la comédie de la succession. Son poste à l'*Européenne* lui offre la possibilité d'infléchir des destins, de les embellir. En théorie, du moins. Alors, avec une petite angoisse à la gorge, il attrape le premier dossier sur la pile et l'ouvre.

Dame Henriette Benson, née à Calais le 21 avril 1891, domiciliée à Calais, 12, rue Darnel, souscrit par les présentes une assurance-vie en faveur de monsieur Freddy Delersnyder, domicilié à Lille, d'un montant de 596 910 francs en capital payable au bénéficiaire à la date du décès de cette dame. Cette somme correspond à un nantissement par six lingots d'or évalués au cours du jour 99 485 francs chaque. Soit presque 600 000 francs de l'époque. Le document est daté du 15 juin 81. Henriette Benson est décédée le 18!

Mazette! Trépas bien rapide et jolie somme mais de la menue monnaie dans la masse des presque 3 milliards d'euros jamais réclamés aux compagnies qui placent de l'assurance-vie.

Le contrat a été conclu par l'agence de la Côte d'Opale, à Calais, antenne disparue depuis, signé par

son gérant Frank Dumortier. Normalement tout aurait dû être reversé à la Caisse des dépôts après une dizaine d'années sans nouvelles de Freddy Delersnyder mais une note jointe indique que l'enregistrement n'a eu lieu que tardivement, fin 86, par le successeur de Dumortier décédé d'une crise cardiaque. Ce margoulin, information confidentielle à ne pas divulguer en dehors de la compagnie, comptait bien garder les lingots pour lui. Raté. Vu la minceur du dossier, Laurent constate que l'*Européenne* n'a pas fait mieux, qu'elle a simulé des démarches de localisation et conservé l'or depuis trente ans avec l'espoir que l'affaire passe dans la doublure du temps. Personne n'a vraiment recherché le pauvre Freddy, même pas ici à Lille, son domicile en juin 1981. Sinon il y aurait au moins un rapport d'enquête dans cette chemise riquiqui, une adresse plus précise. Maintenant il faut se soumettre à la loi. Avec le sourire.

Laurent hésite à peine. Il envoie un mail à Vercoutre, pris mes fonctions ce 2 mai, m'occupe du cas Benson/Delersnyder, rapport suit. Il note les noms sur un calepin neuf, orange, referme le dossier, renfile son imper transpercé de pluie, sort, verrouille sa porte et regagne la rue au moment où passe un bus presque à l'écraser. Pas question de contacter une agence de généalogistes. S'agit pas de mettre la main sur un cousin, un petit-neveu, il le sait d'intuition. S'il se trompe on avisera. Maintenant il va à l'hôtel de ville, état civil, listes électorales. À pied dans la ville couleur d'étain.

Bien sûr que le trajet, même bref, met Laurent dans des états de naufragé, de suicidé par noyade. Il laisse des flaques devant Leopold Krakowiak, c'est écrit sur un petit

truc en plastique, un géant affable, calvitie de capucin, qui le reçoit à l'état civil, au fond d'un hall à colonnes lotiformes, derrière un comptoir d'époque, Laurent ne sait pas exactement quand, disons première partie du 20^e. La bâtisse est très Art déco. Il pense au mobilier de son propre bureau. Leopold ne cesse de sourire tandis que Laurent, mouchoir en main pour s'éponger le front, lui expose sa demande. Puis il interroge son ordinateur. Et oui, Freddy Delersnyder est bien né à Lille, le 28 février 1961, de Paul Delersnyder, VRP, et de Jeanne, née Morel, sans profession. Adresse 5, rue du Pont du Lion d'Or.

À Lille, oui. Mention de décès pour les parents, pas pour Freddy. Laurent note, remercie. Aucune idée d'où se situe cette rue. Mais le cher Freddy est vivant et il faut le retrouver, qu'il touche le pactole de dame Henriette!

Puis Laurent passe aux listes électorales. Un guichet à peine plus loin. Vérifier un possible changement d'adresse entre celle des parents, à la naissance, et celle de sa majorité. S'il s'est fait inscrire! Une brave matrone, large de partout, chair et regard placides, l'écoute expliquer à nouveau sa démarche, bat des paupières et disparaît sans un mot chercher les registres signés lors des scrutins. Jusqu'aux présidentielles de 81 et les législatives qui ont suivi, s'il vous plaît! La dame s'est enfoncée vers les archives, pas idiote, elle a compris qu'il faut vérifier la dernière fois où le sieur Delersnyder a émargé par la suite à un scrutin. Et Laurent, patient, s'assied sur une vieille chaise, s'essuie encore, tord son mouchoir, sort son calepin orange, un stylo, attend dans les échos des pas, les claquements de talons aiguilles, les chuchotements des visiteurs et les appels obscènes sur leurs portables. Et là, parce qu'il sait que les dépouilles des grands édiles,

Roger Salengro, Pierre Mauroy, ont séjourné sous ces hauts plafonds avant d'aller habiter aux cimetières d'ici, l'un près de l'autre, il tâche d'écouter les âmes mortes enregistrées aux grands livres de la ville. Ils n'ont plus de voix que dans le chuchotis des pages tournées de ces registres funèbres. Puisse Freddy Delersnyder n'être pas de cette escouade silencieuse.

Quand la dame revient, elle s'évente avec une liasse agrafée, comme s'il faisait chaud. Pas un mot d'abord, juste un froncement des lèvres, et l'œil qui rigole. Elle mouille son index, feuillette, tourne le document vers Laurent accouru à son comptoir, pointe du doigt deux signatures fort lisibles, et elle a une voix de crécelle :

– Il a voté les deux fois en mai 1981. Les deux tours des présidentielles. Bureau 565. Pas aux législatives de juin. Non plus qu'un Paul Delersnyder et une Jeanne née Morel, même adresse. Jamais voté eux. Et plus rien au même bureau. J'ai regardé les municipales de 83. Rien. Tous domiciliés rue du Pont du Lion d'Or, 5. Mais peut-être qu'il avait déménagé sans modifier son domicile électoral, c'est courant... Faudrait que je regarde tous les bureaux de Lille sur les derniers trente-cinq ans... Si vous ne le trouvez pas à cette adresse revenez me voir... Apparemment il n'a pas été rayé, ni transféré sur les listes d'une autre ville. Mais s'il a déménagé et arrêté de voter je ne peux rien... Pas de demande de renouvellement de carte d'identité ni de passeport.

Laurent hoche la tête. Entre 18 et 20 ans, peu probable ce souci de transférer une adresse. Mais possible. Parions qu'il devait continuer d'habiter chez ses parents. Où Laurent va de ce pas. Merci madame.

Et, pendant l'heure du déjeuner qu'il saute, Laurent descend, transpercé de pluie, veste et chemise comprises, la godasse à la dérive, Laurent dévale une rue au bitume défoncé, percé d'anciens pavés, en contrebas de voies ferrées, dans une contrée oubliée vers Fives, le Mont de Terre. Une reconquête urbaine y est à l'œuvre et, parmi des îlots d'immeubles neufs, écologiques, murs végétaux et tout le tralala, demeurent quelques taudis en attente, frappés d'insalubrité, aux ouvertures aveuglées par des parpaings. Les trains passent plus haut que leurs toits crevés. Au moment où ferraille un convoi lent au-dessus de sa tête, Laurent s'arrête, dos à un haut mur de briques sales, devant une façade de bois barricadée. La peinture jaune s'écaille, un rideau de mousseline gris, trempé, volette à une fenêtre brisée de l'étage, pas de numéro, mais ce doit être le 5 puisque la maison, pas mal de traviole, est coincée entre le 3, muré aussi, et le 7, un petit bloc de trois niveaux avec balcons. Laurent pense, la déduction est assez évidente, que, merde, la famille Delersnyder est partie depuis belle lurette. Reste à retourner à l'hôtel de ville, au cadastre cette fois, regarder si la nouvelle adresse des derniers propriétaires est notée. La probabilité est mince. Si les papa-maman de Freddy étaient locataires, décédés après déménagement, ils ont disparu total des écrans. Merde. À moins de trouver le bailleur. Et un instant, ou plus longtemps, le temps et lui ça fait deux, Laurent reste à regarder ce gourbi à la Zola depuis le trottoir d'en face, l'averse redoublée plein la figure, les gouttes au menton, aux cils, le froid au cœur des muscles de ses cuisses, à presque trembler. Peut pas s'empêcher, il imagine la pauvreté extrême, cette famille survivre là, à combien, trois, quatre, plus, avait-il des petits frères et